

Souvenirs d'écoliers rivois



Tome 2

Décembre 2017



Gaby

De 1938 à 1949, j'ai « côtoyé » les écoles publiques Libération, de la maternelle (j'avais 3 ans) au Certificat d'Etudes (14 ans).

Les souvenirs de ces onze années sont gravés dans ma mémoire, photos à l'appui... les bâtiments étaient vieux.

L'école maternelle était composée d'une grande pièce centrale avec deux gros chauffages noirs au centre où nous étions rassemblés pour la récréation car il n'y avait pas de préau. De chaque côté de cette pièce il y avait deux classes pour les 4 et 5 ans.

J'y ai côtoyé mon futur mari qui avait un an de plus que moi, nous parlions souvent des personnes qui s'occupaient de nous, surtout Mme Sibut... pour les petits besoins.

Je me souviens aussi des fêtes de Noël avec le grand sapin illuminé, nous chantions timidement devant les parents qui nous avaient habillés de nos plus belles toilettes, jupe plissée écossaise et pull blanc ; ce sont de doux moments gravés dans nos mémoires !!!

Ensuite à 6 ans, je passais dans les bâtiments à côté « ECOLE DE FILLES » ; j'avais une blouse noire avec un liseré bleu (ma sœur de dix-mois mon aînée avait une blouse noire avec liseré rouge).

Là aussi les bâtiments nous paraissaient tristes, de très grandes fenêtres, un couloir immense qui distribuait les entrées des classes. Les toilettes étaient à l'extérieur, des portes en bois battantes, il n'y faisait pas chaud !!! Lorsque nous arrivions le matin nous devions aller saluer les maîtresses qui marchaient de long en large dans la cour en attendant la sonnerie de rentrée des classes.

Pendant la guerre, nous avons connu les abris construits derrière les bâtiments scolaires, on devait passer sur la place et contourner les

bâtiments pour y accéder pendant que les avions nous survolaient... c'était la guerre 39-40... nous restions enfermés jusqu'à ce que nous n'entendions plus d'avions passer.

Nous avons connu aussi la levée du drapeau tricolore avec la minute de silence, tous rassemblés dans la cour... j'avais 10 ans environ et cela m'oppressait.

Nous avons un grand préau, une porte communiquait avec la cour des garçons... nous étions contentes de les voir, on s'agaçait, déjà on se cherchait « un chéri » ... mon mari était dans cette cour !!!

Je peux noter tous les noms de nos institutrices et instituteurs. Côté filles : Mmes Prat (CP), Melle Farget (CE1/CE2), Melle Douillet (CM1/CM2), Mme Montmayeul (certificat d'études). Côté garçons : Mrs Zinany, Bailly, Neyret, Roux, Griat ; il manquait des classes donc les enfants traversaient la place, en rang bien sûr, pour aller dans une classe au-dessus de la Mairie et vers l'ancienne poste et mairie, place Xavier Brochier actuelle.

(Je crois que les classes Filles / garçons ont été formées aux environs de 1980...)

En 1949 j'ai passé le certificat d'études et j'ai été reçue première du canton et mon amie Maguy seconde. Nous étions deux dans la classe à avoir été primées. Ma rédaction a été lue dans les classes filles et garçons et nous avons eu avec ma camarade un stylo bille (les premiers sur le marché) qui écrivait en MAUVE, comme l'encre de nos encriers !

Des souvenirs cruels... car le 13 juillet 1944 les enfants ont dû passer devant les corps de quatre Français assassinés par les Allemands ; quel cauchemar pour nous qui n'avions que 10 ans, on ne peut pas oublier ces scènes d'horreur.

Rives, novembre 2017

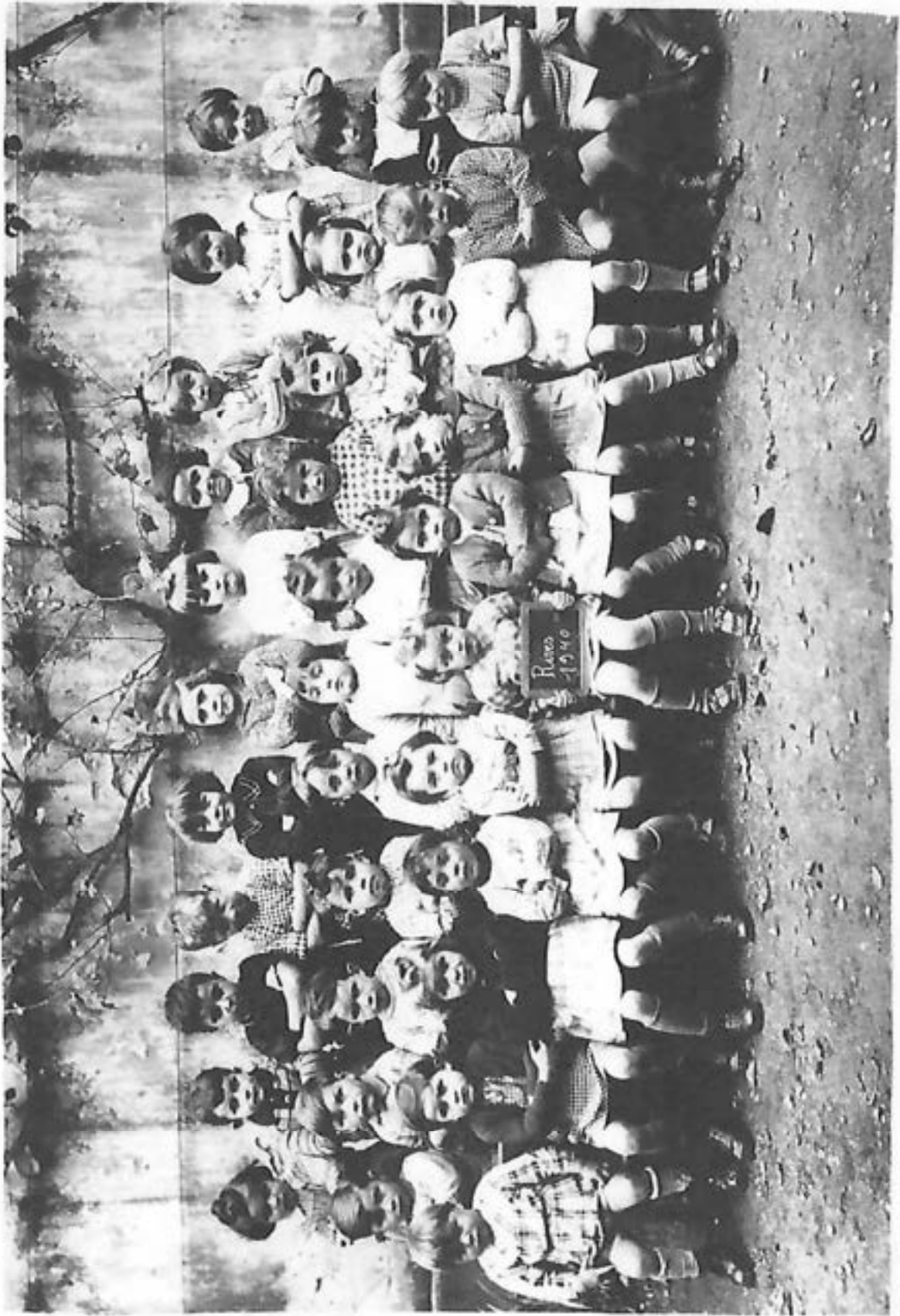




Souvenir Scolaire
Année 1937

École Nationale

Classe de maternelle 1937



Gruppo de l'École maternelle - 1940



Année 1943



Chorus Major St Anne T.M. 1945.

Année 1946

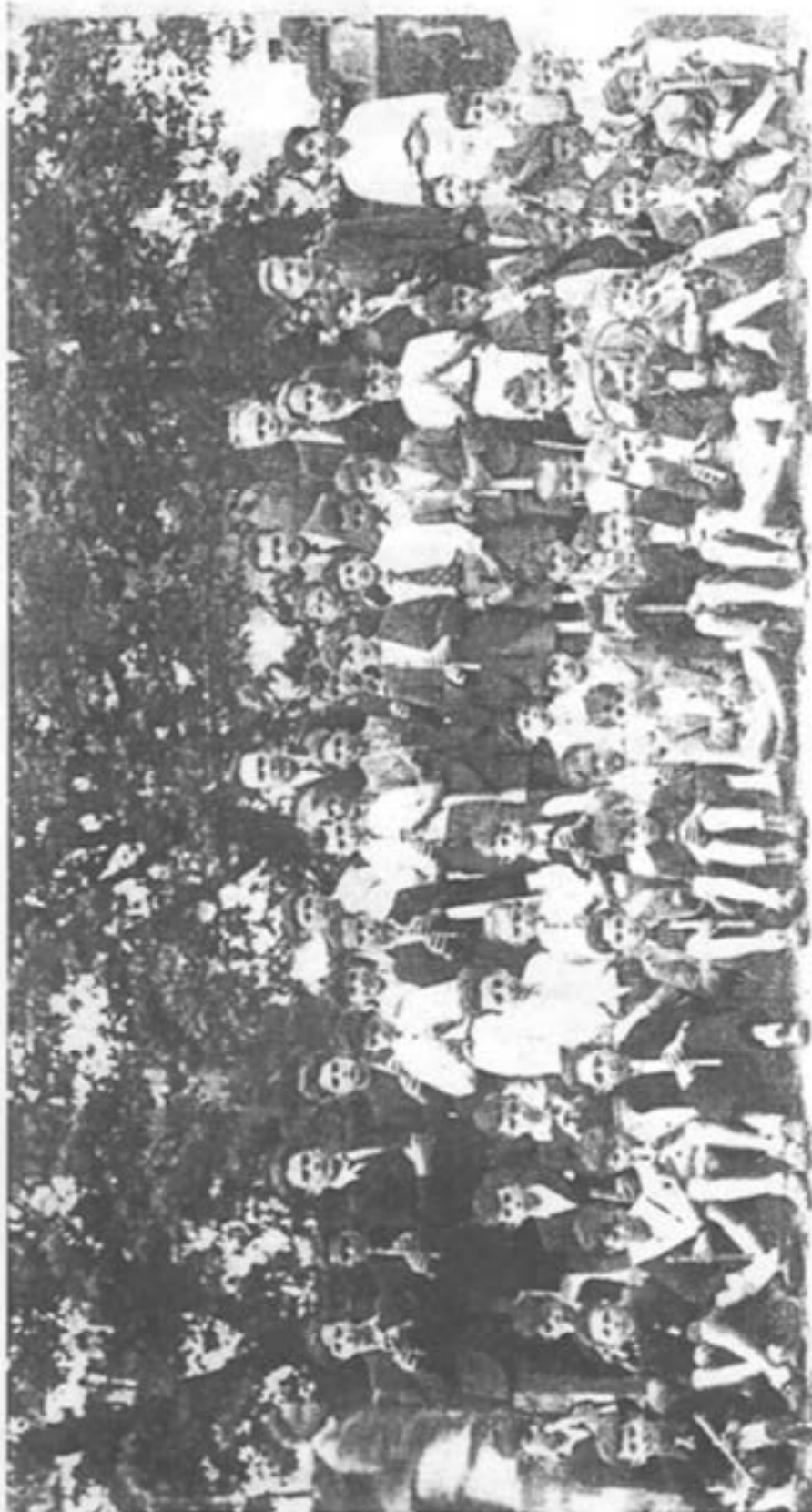


Souvenir Scolaire
Année 1948

Classe de Certificat d'Etudes



Fémina Sport (encadrement Paulette LADRET)



L'école de Musique à RIVES.
avec M^r NEYRET.
Jochay et bidé

Classe de pipeaux 1945



Plaque sur le monument aux morts à côté de la mairie



Plaque sur le monument aux morts à côté de la mairie

Simone

Nous habitons dans une grande maison, maintenant on l'appellerait « immeuble », située sur le plateau de la gare, avenue de la gare, nommée depuis 1968 avenue Charles de Gaulle. (Pour l'anecdote, je me souviens très bien de ce jour, le 6 février pour l'inauguration des Jeux Olympiques de Grenoble, le Président de la République voyageant en train était descendu à la gare de Rives pour poursuivre son trajet en voiture. Histoire de protocole ???)

Plusieurs familles vivaient dans cette maison avec bien sûr beaucoup d'enfants.

Dès notre plus jeune âge, nos parents nous envoyaient à l'école maternelle, place de la Libération, distante d'environ 2 km, un trajet que nous faisons quatre fois par jour, ce qui représentait beaucoup de kilomètres pour nos petites jambes, mais nous étions costauds !

Ce n'était rien comparé à nos petits camarades qui venaient des PASTIÈRES ou de la COURBATIÈRE, beaucoup plus éloigné....

Un petit groupe se formait dès le départ de la « grande maison ». Les plus grands avaient la responsabilité des plus petits et nous descendions joyeusement l'actuelle avenue Jean-Jaurès, entraînant au passage d'autres enfants pour former une bonne bande à notre arrivée place de la Libération où filles et garçons se séparaient pour rejoindre chacun son « secteur » car à cette époque on ne se mélangeait pas, sauf à la maternelle où filles et garçons étaient réunis.

Nos maîtresses, souvent des demoiselles : Melle Farget, Melle Douillet... nous attendaient.

Dès que la cloche retentissait, nous nous mettions en rang et en silence nous regagnions nos classes respectives.

Le cours débutait invariablement par l'instruction civique et l'apprentissage d'un chant « patriotique » (chant des Partisans, la Marseillaise)

Les récréations étaient l'occasion de joyeux moments de détente et de jeux en commun qui variaient selon les saisons...

Le retour à la maison était plus difficile puisqu'il fallait remonter sur le plateau. Et si d'aventure le mauvais temps survenait et que nous n'avions pas pris nos imperméables, nos mamans venaient nous les apporter.

L'hiver, boules de neige et glissades agrémentaient le parcours, sans craindre ni le froid, ni la neige et là nous étions tout simplement heureux !

Voiron, 8 novembre 2017





Année 1947 ou 1948

Nicole

Dans mes premiers souvenirs de Rives des années 45, maman m'emmenait sur son porte-bagage à l'école Ste Geneviève où elle enseignait aux « grandes ». Nous étions nombreux, filles et garçons dans la « classe enfantine » de Mademoiselle Promenet, tous installés sur de petits sièges à notre taille. Seule cette classe était mixte.

Ensuite dans les années où nous avons beaucoup de neige, les quatre aller retours journaliers pour Ste Geneviève étaient parfois un peu difficiles mais nous étions plusieurs sur le chemin ; le chasse neige ne passait que bien plus tard vers le Mollard-Boursier quand il passait ! il m'arrivait aussi d'attendre qu'un « grand » soit passé pour partir et mettre mes pieds dans ses pas ce qui facilitait ma marche. Il y avait les familles Promenet, Moiroud, Marquis, Roux puis d'autres qui s'ajoutaient tout le long du chemin.

A midi tout changeait surtout si le soleil brillait. Nous rentrions chez nous sans trop traîner mais en nous amusant tout le long : nous nous vautrions dans les plus grosses congères qui bloquaient notre petit chemin des Anes. Nos grandes capes en toile cirée noire nous protégeaient et dessinaient nos silhouettes sur la neige. J'arrivais rouge, pieds et mains gelés ayant juste le temps de me réchauffer et de manger avant de repartir. Il nous arrivait de croiser les garçons qui remontaient de « l'école publique » et qui se faisaient une grande joie de nous bombarder de boules de neige dans lesquelles il pouvait y avoir des pierres. Nous avions peur d'eux.

Aux autres saisons nous jouions encore escaladant et dégringolant le talus qui longeait – comme encore aujourd'hui le cimetière (rue du Repos). Sur un autre chemin nous ramassions les plus gros marrons lisses et brillants, chassant les énormes hannetons bourdonnant autour de nous. Nous n'en voyons plus maintenant.

A Ste Geneviève le préau nous accueillait. L'hiver nous y changions de chaussures avant de monter en classe, en rang et en chantant « là-haut sur la montagne » ou bien « les montagnards » et aussi les chants religieux. Nous étions très respectueuses des religieuses (et de tout le personnel d'ailleurs) : « Notre Mère, sœur Marie Cécile » si douce et souriante, « sœur Marie de la Providence » tout le contraire. Certaines l'aimaient bien aussi.

Dans cette école la chapelle illumine encore mon souvenir car nous y allions alors à chaque fête religieuse ; nous y arrivions par un couloir étroit et sombre et soudain c'était l'éblouissement produit par les lampes et les bougies de toutes tailles. Les lueurs se reflétaient sur tous les objets de culte « en or » et sur le parquet superbement astiqué. D'ailleurs dès la porte franchie, la lumière aveuglante et la forte odeur d'encens et de cire me transportaient dans un autre monde de silence et de mystère. Nous passions là de longs moments à genoux, sur l'un puis sur l'autre, meurtris par le banc de bois. Je ne savais jamais bien quand il fallait baisser ou lever la tête alors je trichais un peu en regardant du coin de l'œil les sœurs et nos institutrices : mesdemoiselles Promenet, Pellerin (sœur du prêtre de la paroisse), Trouillet, Bayard... Mademoiselle Lamy plus tard qui fut déterminante pour moi car elle me fit découvrir l'anglais et me donna l'envie d'en faire ma profession.

Dans la cour, aux récréations, les parties acharnées de « ballon prisonniers » canalisait notre trop plein d'énergie. Mais en plus des journées de cours et des fêtes religieuses, deux événements importants punctuaient l'année scolaire. La première, la fête de Noël dont les préparatifs et répétitions s'étalaient sur plusieurs semaines en fin de journée, à l'école pour commencer puis « au Cercle » l'actuel prieuré (il existait déjà à cette époque une troupe théâtrale rivoise qui utilisait régulièrement cette charmante petite église). Alors nous sentions que tout devenait sérieux et l'excitation nous gagnait. Je songe avec admiration à l'énorme travail que cela représentait pour nos « maitresses » qui nous « exerçaient » souvent sur des airs de

Chopin et qui ajustaient sur chacune d'entre nous nos tutus roses. Les grandes jouaient de véritables pièces toujours très applaudies ; les décors changeaient en fonction de la progression du spectacle. Le succès était immense et les parents ravis. La deuxième occasion – la remise des Prix (juste avant la sortie vers les 12 ou 13 juillet) revêtait un caractère solennel, sous les platanes de la cour. Les parents suivaient avec attention les résultats proclamés de leurs enfants. Ainsi s'achevait l'année pour ne reprendre que le 1^{er} octobre.

Ensuite « je suis descendue » au Cours Complémentaire où s'est confirmé mon enthousiasme pour l'anglais avec Madame Réale. Toute l'équipe enseignante de cette époque me semble avec le recul, bien soudée, monsieur et madame Griat, monsieur et madame Roux.

Là aussi nous préparions une fête annuelle en soirée sous la direction de nos professeurs et celle-ci se déroulait dans la grande salle de la mairie. Je me souviens de deux thèmes : l'un sur Paris, l'autre sur la mer pour lesquels nous avons appris chansons et poèmes correspondants. Madame Griat (prof de maths) en était la grande instigatrice et grondait facilement, surtout ceux qui – comme moi - ne partageaient pas sa passion pour les maths...

Ces années se concluaient par le BEPC, pour certains la fin des études et pour les autres, le grand saut à la ville (Voiron ou Grenoble) vers la grande aventure.

Rives, le 1^{er} mars 2018





RIVES — PENSIONNAT Ste-GENEVIÈVE — Façade — Les classes



RIVES. — Pensionnat Sainte-Geneviève



Souvenir Scolaire
Année 1947



Année ????



Annee 47-48



Année 1949



St. Joseph's
Girls
Basketball
Team
1949-1950





Alain ⁽¹⁾

Fin des années 50, les bâtiments de l'école communale ne permettaient plus d'accueillir un nombre croissant d'élèves. Ainsi furent installées dans les locaux de la mairie deux classes au premier étage. Une au fond du couloir accueillait la classe de fin d'études qui permettait aux élèves d'obtenir le fameux certificat dit de « fin d'études » et de quitter le système scolaire dès l'âge de quatorze ans.

L'autre classe occupait une grande salle qui accueillait les deux divisions, CM1 et CM2 de mademoiselle Marie-Claire Villard, régulièrement absente une semaine toutes les fins de mois. Je pensais à l'époque que cela était dû à la fatigue, elle s'occupait de quarante-cinq élèves, aujourd'hui je dirais « réglées ».

L'accueil et les récréations se faisaient dans la cour de l'école de garçons comme pour les autres classes. Donc pour nous rendre dans la nôtre nous devions traverser la place de la mairie bordée de platanes et consacrée à la pratique de la boule lyonnaise à l'époque.

C'est ainsi qu'en rang par deux nous nous présentions devant la porte monumentale en chêne qui permettait l'accès au couloir du rez-de-chaussée et par l'escalier sur la droite, aux salles de l'étage. Un cérémonial prémédité faisait que les premiers de la file ouvraient cette porte lourde et les derniers la fermaient. Ma filouterie naturelle me faisait me placer régulièrement au milieu du rang pour échapper à cette corvée ; il faut dire que cette porte était vraiment lourde pour notre peu de force.

Les jours et les mois passaient avec cet obligé rituel.

Quelle ne fût pas ma surprise quand un matin mon regard fût attiré par une plaque en laiton toute neuve et brillante clouée sur un ventail de la porte. Il y était inscrit en toutes lettres : « Ne fermez plus la porte Yale s'en chargera ». Instantanément je me disais que je pourrai prendre une autre place dans le rang et surtout, à la fin puisqu'il était si long. Cela

me permettrait d'arriver un peu plus tard en classe, je n'étais guère vaillant pour l'école ces temps-là. Je jugeais quand même que l'idée de confier la fermeture de la porte à Monsieur Yale était un progrès notable et que nous n'aurions à partir de ce jour plus à le faire. J'en déduisais aussi, après réflexion, que l'ouverture de la même porte ne pouvait lui être confiée puisqu'il ne savait pas à quelle heure nous arrivions.

Et en effet, en arrivant sur le palier du premier étage, régulièrement nous entendions claquer la porte d'entrée, preuve que Monsieur Yale effectuait correctement la tâche qui lui était indue. Une autre qualité de cet agent municipal était sa discrétion car tout au long des mois et même des années qui suivirent, je ne le vis jamais.

J'avais trouvé cette initiative tellement réfléchie et efficace que j'en fus heureux et je ne partageai alors cette satisfaction qu'avec moi.

Je quittais quelques temps plus tard la classe de la mairie et mademoiselle Villard. Je rentrais en sixième. Je savais lire, écrire, et les tables de multiplication n'avaient plus de secrets pour moi.

Je ne vis jamais monsieur Yale, il m'arrivait quelques fois de passer dans la rue, devant la porte qui se fermait automatiquement grâce aux bons soins de ce monsieur. Dans tout souvenir d'enfance dépeint par l'innocence du moment, il y a souvent la réalité du fait qui vient malheureusement retirer avec le temps tout le charme de ce dit souvenir.

Mon monsieur Yale doit être bien fatigué car des portes il en a fermé, des centaines, des milliers, des millions certainement. Un système oléopneumatique le faisait pour lui. Il était situé en haut de la porte mais la porte était si lourde et haute, et moi si petit...

Jugez que l'histoire est belle quand elle est écrite par l'innocence. Il n'y a plus de classes dans les salles de la mairie, mais peut-être un jour qui sait ? Un gamin de huit ans en voyant que la porte se referme toute seule sur lui dira comme moi, il y a soixante ans : merci monsieur Yale car la porte est toujours là rue du 8 mai 1945 et la plaque en laiton aussi, soixante plus tard.

Rives, le 19 octobre 2017





Année 1955-56

Classe de M. René GALLIEN (photo prise au Parc des sports – Rue du Plan (Actuellement RENAULT))



Le discret M. Yale !!!

Alain ⁽²⁾

Les cahiers dans le ruisseau

Beaucoup de personnes trouveront aujourd'hui cette anecdote peu crédible et ils y apporteraient certaines solutions.

Mais besoin est de se reporter dans le contexte de l'époque. C'était il y a soixante ans, j'en avais tout juste huit. Dans un témoignage précédent vantant les services de Mr. Yale, j'évoquais le travail de mon institutrice d'alors Melle Villard.

Elle dispensait un enseignement varié et efficace à quarante-cinq gamins. Toutes les matières y passaient. De la leçon matinale de morale qui nous faisait, à l'aide de grandes affiches murales, découvrir l'état du foie d'un alcoolique, aux leçons de calcul avec ses chansons appelées tables de multiplication, aux mystères de l'orthographe avec ses adjectifs qualificatifs, nous remplissions des pages entières de cahiers à la plume Sergent-Major et l'encre violette.

Oui beaucoup de cahiers – 2 fois 2 font 4, 2 fois 45 font 90. En effet il y avait les cahiers du jour et les cahiers du soir ; deux par élève à corriger presque chaque jour.

En 1958 peu de voitures et encore moins pour une jeune institutrice. Melle Villard était logée par la commune dans une maison rue de la Treille dans le quartier du Mollard en dessus de l'église. Après la classe elle devait passer du temps chez elle à corriger à l'encre rouge les fautes de ses élèves, ou glisser parmi les pages des bons points pour les plus méritants.

C'est ainsi que certains des élèves qui habitaient le quartier ou tout proche, se chargeaient à chaque fin de classe, de transporter ces nombreux cahiers en plus de notre cartable.

Nous terminions donc la classe avec ce précieux chargement sous le bras. Notre chemin tout de suite à droite de l'école maternelle, prenait la direction de la montée de l'église. De cette montée qui à l'époque permettait une circulation dans les deux sens – Madame Perrier épouse du docteur en fit une surprenante expérience en terminant sa route dans la vitrine des vêtements Filliol à gauche du bar du Dauphiné, par manque de frein, d'expérience ou raisons personnelles. Mais c'est une autre histoire.

Donc de cette montée, courait un ruisseau alimenté par le lavoir un peu plus haut. En hiver quelques paquets de neige habilement disposés le déviaient et transformaient cette eau en parfaite patinoire qui nous permettait d'arriver à l'école plus rapidement.

Il longeait le mur de la propriété de Maître Collomb, jeune notaire, disparaissait un peu avant pour aller je ne sais où. Les soins apportés à nos cahiers paraîtraient aujourd'hui bien excessifs. La partie cartonnée était recouverte par ces fameux protège-cahiers bleus ou rouges suivant l'utilisation de ces dits cahiers.

S'ils avaient l'avantage de protéger, ils avaient l'inconvénient de glisser comme une savonnette entre les mains qui les tenaient. Nous étions peut-être trois ou quatre à suivre ce chemin, un moment d'inattention, une bousculade plus certainement me laissa échapper mon précieux chargement. Ce ne fut pas la faute à Voltaire si tout était par terre, pas plus la faute à Rousseau si tout était dans le ruisseau... Je ne suis pas notaire, c'est la faute à Voltaire mais on était devant. Surprenante coïncidence.

Nous pûmes éviter la disparition de certains cahiers avant qu'ils ne disparaissent avec le ruisseau, mais rien n'empêcha à l'ensemble de prendre un bon bain. Triste constat en fin de récupération, la pile du jour était transformée en cahiers de rien. L'encre violette délétère à l'époque avait quitté les pleins et les déliés et s'était dissoute sur l'ensemble des pages.

Ce parcours humide se termina comme prévu chez Melle Villard aussi confuse que nous, nous l'aidâmes à étaler les cahiers à terre près du poêle.

Il serait facile aujourd'hui de trouver un moyen numérique pour recopier ou rééditer toutes ces écritures. Rien ne le permettait à l'époque.

C'est ainsi qu'en plus de notre travail journalier, nous avons consacré de nombreuses heures à recopier nos leçons, nos devoirs, sur des cahiers tout neufs en prenant modèle sur ceux qui, tel que Boudu avaient été sauvés des eaux.

Cette anecdote malheureuse ne nous empêcha pas de continuer ces transports journaliers. Nous ne pouvions qu'aider notre pauvre maîtresse qui nous donnait tant. Beaucoup de ses anciens élèves, rivois comme moi, peuvent encore aujourd'hui en témoigner.

Rives, le 5 novembre 2017



Alain ⁽³⁾

Le lavaret d'Obrien BAILLY

Obrien BAILLY, instituteur de la République enseignait à l'Ecole Publique de RIVES. Les faits remontent à 1957, j'avais 7 ans. Les Russes venaient d'envoyer le premier satellite dans l'espace, ce Spoutnik qui ne faisait alors que "bip, bip"; l'année précédente, le chef du gouvernement-on ne disait pas encore premier ministre- Mendès-France, interdisait l'alcool dans les cantines scolaires pour les enfants de moins de 14 ans et imposait la distribution quotidienne d'au moins un verre de lait à tous les enfants des écoles.

Donc un lundi matin, après la leçon de morale et l'absorption de cette boisson salvatrice, Mr. Bailly entama un récit de la plus belle teneur. Parmi ses activités extra scolaires notre instituteur pratiquait assidument la pêche. Il était d'ailleurs le propriétaire de plusieurs étangs sur les hauteurs de Beaucroissant, un village voisin.

Mais la veille il ne pêchait pas sur ses terres mais en barque sur le lac de Paladru à une dizaine de kilomètres de Rive. La chance ce jour- là lui sourit et un superbe lavaret vînt mordre à sa ligne. Le lavaret, roi des poissons d'eau douce, peuplait généreusement le lac à cette époque. Les années suivantes il disparut presque totalement, et il refait aujourd'hui la joie des pêcheurs.

"Il ne faut jamais perdre une occasion de s'instruire" disait l'instituteur Joseph PAGNOL. Obrien Bailly en avait fait sa doctrine. Donc oubliant le déroulement habituel des cours, il commença son récit à force de mimiques, mimant les gestes et les poses sur sa barque agitée. La courbure de la canne, la résistance du fil, son sifflement dans les anneaux, tout fut précisément décrit jusqu'à la remontée finale du fameux poisson jusqu'au fond de sa barque.

La matinée y passa.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais que nenni. Obrien me chargea pour le lendemain d'une tâche qui fera le reste de ce récit. Madame Bailly possédait une librairie papeterie, rue de la République. Chaque matin je passais devant après avoir descendu les 100 marches pour me rendre à l'école.

Madame Bailly ce matin- là me remit un colis bien précieux. Enveloppé dans un journal il y avait le lavaret encore frais. Dans la cour de l'école Obrien piétinait d'impatience à mon arrivée pour récupérer l'envoi. Il avait déjà préparé l'arrivée du poisson en libérant son bureau de maître de tout objet pour y étaler sa fierté. Il est vrai que ce poisson était de belle taille mais nous étions si petits.

Après une présentation détaillée sur la longueur, le poids, la dénomination des nageoires, caudale, dorsale, pectorale, pelvienne, anale dont la femelle en était dépourvue, allez savoir pourquoi ! et de son œil tout rond et brillant qui était un gage de fraîcheur, il nous précisa qu'il s'agissait bien là du Corégonus- Lavaretus qu'il ne fallait surtout pas confondre avec la Féra du lac Léman. Ça allait de soi ! et nous en étions tous bien conscients !

A midi, le poisson retourna chez lui avec son propriétaire pour être mangé, je supposai. Et bien non, car dès le lendemain je faisais le même parcours avec le même poisson.

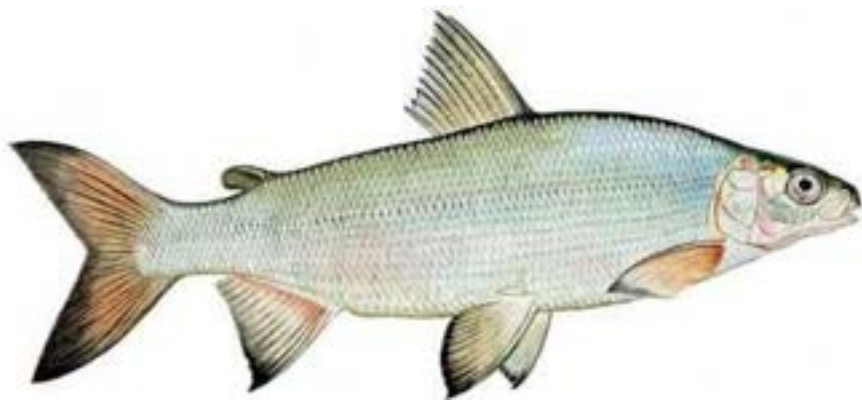
Obrien ne pouvait pas manquer de faire partager son exploit et son savoir avec les autres instituteurs et leurs classes respectives et surtout celle de Mr.ZINANI, pêcheur émérite lui aussi, mais en constante concurrence avec son collègue. Il s'empressa de trouver la prise de bonne taille mais sans plus, que ce poisson n'avait pas dû opposer beaucoup de résistance pour être sorti de son milieu et que sa fraîcheur mettait en doute sa provenance.

Il n'avait pas tout à fait tort, il venait de la rue de la République depuis deux jours, et à pied. Il y eut même un troisième voyage pour être présenté à l'école de filles.

Obrien Bailly ne nous dit jamais si ce lavaret avait fait ses délices. On ne pourrait qu'en douter. Une chose est sûre, c'est que l'application, le souci de faire connaître, d'instruire de cet instituteur déclencha certainement des vocations et des passions.

Je suis pêcheur depuis plus de soixante ans. Je n'ai jamais pris de lavaret !!!

Rives, le 23 mars 2018



Le lavaret d'Obrien !!!



Jacques

Mes parents ont toujours habité rue de la République et c'est à l'école publique de Rives que j'ai effectué toute ma scolarité. L'école située place de la Libération était divisée en trois parties : l'école maternelle, l'école de filles et l'école de garçons, chacune avec son entrée, sa cour et son préau. Ensemble à l'école maternelle, les filles et les garçons étaient séparés à l'école primaire avant de se retrouver, pour certains, au cours complémentaire, c'est à dire à l'entrée en sixième.

De l'école maternelle où j'étais entré en octobre 1946 je garde le souvenir de mes deux institutrices, mademoiselle Bouvier et madame Borel la directrice. Lors de la rentrée j'avais tenté de fuir pour retrouver ma mère et mademoiselle Bouvier m'avait rattrapé dans les couloirs avant de gentiment me ramener en classe et ainsi mettre fin à ma tentative de recouvrer la liberté. En deuxième année de maternelle madame Borel nous apprenait à lire avec une certaine efficacité puisque nous étions un certain nombre à lire presque couramment à la fin de l'année scolaire. Outre ses qualités de pédagogue madame Borel était réputée pour les revues d'ongles qu'elle nous faisait passer chaque matin et pour les coups de règle qu'elle nous donnait sur les doigts lorsque la couleur des ongles laissait à désirer. Je crois cependant me souvenir que les coups de règle n'étaient pas très appuyés.

L'année suivante, nous nous retrouvions entre garçons au Cours Préparatoire. L'instituteur était monsieur Montmayeul qui était musicien à l'Harmonie Union Rivoise où jouait également mon père. Nous commençons donc l'apprentissage du solfège pour lequel je n'étais manifestement pas très doué ce que ne comprenait pas monsieur Montmayeul qui s'en plaignait auprès de mon père et me secouait parfois. Nous apprenions également à jouer du pipeau ce qui pouvait susciter chez certains une vocation musicale. Ce ne fut pas mon cas mais j'ai néanmoins toujours conservé ce pipeau que j'ai rafistolé avec du chatterton.

Au CE1 l'institutrice était madame Neyret. Son époux également

instituteur chargé de la classe de fin d'études dirigeait l'Harmonie Union Rivoise. En fin de journée madame Neyret nous lisait des morceaux choisis de romans et c'est elle qui m'a notamment appris ce qu'étaient les « fillettes » de Louis XI, ces cages en fer dans lesquelles le roi faisait enfermer les personnes qu'il suspectait de comploter contre lui.

En 1950 l'école Libération manquait de place et une classe de CE2 fut créée au premier étage de la mairie derrière le balcon sur lequel flottent aujourd'hui les drapeaux. L'instituteur était monsieur Zinany qui débutait alors sa longue carrière rivoise. Au début de l'année scolaire il venait de Moirans en vélo avant d'investir quelques mois plus tard dans une vespa. C'était un instituteur sévère mais j'ai gardé de lui un bon souvenir car en plus des tables de multiplication et des conjugaisons il nous faisait partager sa passion pour le dessin et la peinture, nous apprenait parfois des tours de magie, et nous initiait même à la pêche au lancer dont il était un adepte

En octobre 1951, nouveau changement de décor pour l'entrée en cours moyen. La classe était située au fond d'une impasse, derrière l'ancienne poste place du marché dans un bâtiment toujours existant. La classe était scindée en deux divisions CM1 et CM2, l'instituteur était monsieur Bailly dont l'épouse tenait une librairie à Rives. Le local très vétuste était chauffé par un poêle à bois qui était allumé chaque matin par un élève de service qui était donc obligé d'arriver bien avant le début des cours. Les élèves de service, désignés à tour de rôle, étaient chargés du nettoyage de la salle de classe. De plus, une fois par an, chaque élève devait nettoyer son pupitre avec de l'eau de javel et le passer à la toile émeri. Au rez-de-chaussée du bâtiment, sous notre salle de classe, une grande salle triste et poussiéreuse faisait office de gymnase pour l'ensemble de l'école. Cette salle était utilisée les jours de mauvais temps et nous étions obligés de quitter nos chaussures pour y accéder. Les séances d'éducation physique étaient dirigées par monsieur Thuillier qui, quelques années plus tard prit le commandement des sapeurs-pompiers de Rives.

De ces deux années de Cours Moyen je me souviens de la reprise de l'activité musicale qui avait été mise en sommeil au cours élémentaire. Avec nos petites flûtes en bois nous interprétions lors de la fête des écoles « la Nuit » de Rameau en alternant le chant et la flûte (comme dans le film « les Choristes »). Le Cours Moyen permit aussi à beaucoup

d'entre nous de découvrir la Méditerranée au cours de deux voyages effectués sur la Côte d'Azur en 1952 et sur la côte languedocienne en 1953.

A la fin du CM2 nous étions confrontés pour la première fois à une épreuve importante : le concours d'entrée en 6^{ème}. En cas d'échec à ce concours nous étions orientés vers la peu glorieuse classe de fin d'études qui précédait alors l'entrée en apprentissage. Ce concours avait lieu dans des locaux flambant neufs qui constituaient une surélévation de l'école Libération. Après avoir connu la vétusté des classes de Cours Moyen j'avais été très impressionné par ces locaux modernes, très bien équipés et qui n'étaient pas encore inaugurés.

En octobre 1953 j'entrais donc en 6^{ième} ce qui pour moi était un saut dans l'inconnu. Les classes redevaient mixtes, nous n'avions plus à faire à un seul instituteur mais à différents professeurs qui enseignaient une ou plusieurs matières et beaucoup de têtes nouvelles apparaissaient puisque le cours complémentaire, ancienne appellation du collège, accueillait les élèves des communes voisines. Le directeur du cours complémentaire était monsieur Griat que tous les élèves surnommaient le « pépé ». L'équipe d'enseignants était très familiale puisqu'outre monsieur Griat qui enseignait le français et l'italien, son épouse enseignait les maths et la musique, son beau-frère monsieur Roux les sciences et la géographie et sa belle-sœur madame Roux était la professeure principale de la classe de 6^{ème} où elle enseignait plusieurs matières. L'anglais, que nous découvrons était enseigné par madame Réal qui ne faisait pas partie de la famille.

De la classe de 6^{ième} où j'ai connu mes premières difficultés je me souviens de la mésaventure qui était arrivée à un élève de Saint-Cassien. Le professeur d'histoire nous avait demandé d'effectuer des recherches sur l'origine du nom de nos communes respectives. Dans son devoir le garçon avait écrit que Cassien était le nom d'un professeur qui avait été martyrisé par ses élèves. Cette histoire, pourtant véridique, n'avait pas du tout été appréciée par l'enseignant qui lui colla un zéro !

L'année suivante, en 5^{ième}, ce fut mon tour d'être victime d'une injustice en cours de dessin. La professeure crut que je me moquais d'elle en écrivant Bourjois avec un « J » sur une bouteille de parfum que nous devions dessiner. J'ai donc moi aussi eu droit à un zéro et j'en conclus, premièrement, qu'il ne faisait pas bon avoir raison contre tout le monde

et, deuxièmement, que la professeure ne devait pas utiliser les parfums Bourjois dont le slogan publicitaire de l'époque était « Bourjois avec un J comme joie »

Pendant les récréations au cours desquelles les enseignants se mettaient en rang d'oignons pour faire les cent pas dans la cour, nous avons souvent droit à un spectacle violent. Lorsqu'un professeur se plaignait du comportement d'un élève auprès de monsieur Griat, celui-ci appelait le fautif, l'attrapait par la peau du cou en le sermonnant et lui administrait une double claque avec les deux mains pour être sûr que la leçon soit bien comprise.

Il arrivait que pendant les cours un élève un peu turbulent se fasse mettre dehors par le professeur qui lui demandait de bien claquer la porte en sortant. Il s'agissait probablement d'une convention entre les professeurs et le directeur car ce dernier, alerté par le bruit, sortait dans le couloir et appelait l'élève fautif qui passait alors un mauvais quart d'heure. Une astuce permettait parfois d'échapper aux foudres de monsieur Griat : elle consistait à se plaquer contre le mur du couloir tout au long duquel étaient installés des portemanteaux et de se dissimuler dans les vêtements qui étaient suspendus.

Dès la sortie de l'école, avant de faire mes devoirs, j'allais très souvent chez mes grands-parents qui habitaient dans l'usine de papeterie de la Poype avec mes quatre oncles que je considérais un peu comme mes grands frères. J'appréciais ces grands moments de liberté et je rentrais bien souvent chez moi après 20 heures alors que les devoirs n'étaient pas faits et les leçons non apprises. Les soirs de malchance, je rencontrais le « pépé » Griat et son épouse qui faisaient leur promenade digestive sur la route de la Poype et je savais par avance que si j'avais cours le lendemain avec eux, je serais le premier à être interrogé.

En classe de 4ème, nous avons la possibilité de passer le Certificat d'Etudes Primaires pour lequel nous n'étions pas spécialement préparés. Quelques semaines avant l'examen, monsieur Griat nous faisait réviser, en dehors de nos heures de cours les matières qui étaient propres à la classe de fin d'études. Je me souviens que cette préparation m'avait permis de réussir brillamment le certificat alors que j'étais à la dérive en classe de 4ème. Devant l'assemblée de mes professeurs médusés, j'avais reçu les félicitations de l'inspecteur d'académie qui m'avais remis un écrin de stylos. La suite fut moins drôle car si j'étais admis en 3ème à la

fin de l'année scolaire, malgré une moyenne « très moyenne », à la rentrée suivante monsieur Griat m'annonça qu'après réflexion, il, me faisait redoubler. J'ai toujours pensé que je lui avais gâché ses vacances et qu'il me le faisait payer. Il ne m'en tint cependant pas rigueur puisque l'année suivante, à l'oral du BEPC que nous passions alors au lycée Champollion à Grenoble, c'est lui qui me fit passer l'épreuve de français et j'eus la surprise de recevoir ses félicitations.

C'est ainsi que se termina mon parcours scolaire, c'était en 1958, et à dire vrai je n'en n'ai pas gardé un très bon souvenir.

Rives, le 24 octobre 2017



Fenêtres de la classe de CE2 en 1950 derrière les drapeaux



Souvenir Seolaire
==== Année 1947 =====



Classe de Madame Neyret, 1949



Année scolaire 1955-1956 Classe de 4^{ième}
Photo sans Jacques qui ayant besoin d'une photo d'identité avait découpé son portrait !!!



Photo reconstituée avec Jacques !!!



1956-1957



Harmonie Union Rivoise 1950

Jean

Dans les années 50 les écoles privées étaient appelées « Ecoles libres »

J'habitais au 111 rue de la République très proche d'un artisan menuisier Mr Vignard, d'un maréchal ferrant Mr Pourcel et d'un cordonnier Monsieur Lanvario.

Vers l'âge de 3 ans je connus ma première école à Rives.

Nous partions à pied en rang parcourir la montée de l'église pour rejoindre l'école Sainte Geneviève. Une institutrice habitant mon quartier avec d'autres enfants nous accompagnait jusqu'à la cour de l'école.

La cloche se mettait à raisonner ce qui signifiait l'entrée en classe. Il fallait bien sûr passer aux toilettes qui se trouvaient au milieu de la cour. Tout au long de l'année ce fut Mlle Promenet qui nous prit en charge, Des religieuses assuraient également l'enseignement ainsi que la gestion de l'école et même la cuisine.

Quelques années plus tard je changeais d'école et ce fut à l'école Saint Maurice avenue Jean Jaurès que je terminais ma formation dans le primaire. Cette école aujourd'hui a disparu et se trouvait en face de l'étude du notaire Maître Colomb et proche du presbytère, tous deux également disparus.

Trop de souvenirs dans cette école : les encriers à remplir d'encre noire et bonjour les taches. Les bureaux à nettoyer, le tableau à essuyer. La règle du maître sur les doigts après une erreur ou une bêtise. Les cours de solfège horribles. Plus tard le chant. Puis l'apprentissage de la Marseillaise et le Chant du Départ en préparation au Certificat d'Etudes Primaires.

Bien sûr aussi les cours de catéchisme nous étaient enseignés.

D'autres bons souvenirs : les bouteilles de lait hebdomadaire offertes par l'état sous Mr Mendès France.

Dans la cour de l'école l'hiver nous faisons de belles et longues glissades sur le sol verglacé.

L'été nous jouions dans la cour au jeu du bétet et aux jeux de billes à l'intérieur d'un « serpent » ou autour d'un « pot ».

Un gros platane au centre de la cour nous permettait un jeu. Nous décollions un morceau d'écorce et nous faisons deviner l'emplacement d'origine à un camarade.

J'ai eu différents maîtres et maîtresses qui se nommaient Mr Micoud, Mr Jacquemet, Mlle Bossan, Mlle Rivière. Aucun n'a eu de surnom.

Comment puis-je comprendre le choix de mes parents de nous mettre dans ces écoles qui leur coûtaient beaucoup d'argent.

Rives, le 11 novembre 2017





Année 1951



Année 1953



Année 1959



Départ à la retraite de Monsieur Micoud

Maurice

1943- Souvenirs de mon école

En plus du groupe scolaire Maternelle, Filles, Garçons Libération, il y avait une classe à l'extérieur. On y accédait en passant sous un porche, aujourd'hui n° 56 rue de la République, pour emprunter un passage qui conduisait sur les jardins jouxtant l'huilerie de Mr Ravel.

Quand ce dernier faisait l'huile nous étions friands du « tourteau » qu'il nous offrait (résidu de noix pressées et destiné au bétail), la maison Derrier était au fond et à droite.

Pour accéder à notre classe, un escalier de plusieurs marches nous conduisait au premier étage, classe du CE1. Je revois le tableau noir, l'estrade et le poêle au milieu de la pièce ; deux rangées de bureaux à deux places (nous étions 35 élèves) avec deux encriers, à gauche pour les plus petits, à droite pour les plus grands.

Toujours en blouse, comme la plupart d'entre nous, Mr Bailly notre instituteur était un homme affable, mais très exigeant sur la politesse et le comportement de chacun. On le respectait, sachant que le tumulte et le désordre étaient exclus, dans l'ensemble nous étions raisonnables. Lorsque nous entrions en classe, il disait « les ruminants à la poubelle » ... car nous connaissions les premiers chewingum !!! On obéissait de suite.

A l'étage inférieur, il existait deux pièces ; dans l'une était stocké ce que nous ramassions pour la coopérative : des fleurs de sureau séchées pour faire des décoctions pour soigner les orgelets, des liabets (fausses orties), des marrons avec lesquels on faisait du savon pour laver le linge à la main. Pour économiser le charbon du pauvre (boulet), on mettait ces marrons dans le foyer pour prolonger la chaleur ; on se servait également de l'anhracite caillou noir, dur et brillant.

A cette époque il existait deux marchands de charbon et comestibles : les Ets Rossat à la gare, les Ets Million rue des Murailles (rue Didier Kléber).

Cette pièce servait également aux musiciens ; il y avait répétition de l'harmonie rivoise ; une douzaine d'éléments dont le tambour Mr Carambo, surnom de monsieur Geymond, employé à la Mairie.

La société Fémina Sport, entraînée par madame Ladret, section gymnastique occupait aussi cette salle qui était munie d'anneaux, d'un trapèze, de barres fixes et parallèles, d'un cheval d'arçon...

Pour en revenir à notre classe, en sortant nous étions obligés de traverser la rue de la République et la place en rang par deux pour aller en récréation et à la fin des cours. L'école Libération était notre point de départ et de retour de la journée (Mr Griat en était le directeur).

Nous devions nous découvrir pour dire bonjour à toutes les personnes que nous rencontrions sur notre passage... et bien sûr saluer les maîtres.

En fin d'année pour nous récompenser Mr Bailly, originaire de Beaucroissant, nous emmenait en promenade à Parménie en n'oubliant pas de passer devant les deux étangs dont il était si fier d'être propriétaire (à pied évidemment avec un semblant de casse-croûte en poche... à cette époque de restriction, on faisait la queue pour avoir 250 grammes de pain).

Avec le recul on est obligé de reconnaître que si la plupart d'entre nous ont réussi, c'est grâce à l'éducation reçue dans notre enfance par nos parents, les instituteurs, le maire et le curé du village.

Malgré tout que de bons souvenirs, si c'était à refaire, nous le referions de bon cœur...

Rives, le 9 novembre 2017





Cours Élémentaire 1945

Robert

Natif de Rives, j'y ai passé toute ma vie scolaire, de la maternelle au BEPC.

Oublions l'entrée à l'école et le Primaire dont on parle par ailleurs et entrons au cours complémentaire en sixième.

Dans cette classe j'avais alors en dernière heure le mercredi étude avec le directeur de l'école.

Ce dernier s'absentait parfois pour aller à son bureau directorial et laissait ses élèves. Deux d'entre eux profitaient de cette liberté pour s'astreindre sur l'estrade à un combat de boxe. Et survint le « dirlo » qui s'empressa d'aller vers les combattants pour leur lever le bras en disant « match nul, vingt-quatre heures à la porte ».

Voilà pour situer le personnage que je retrouvais pour m'enseigner la physique et la chimie avant de passer mon BEPC. Avec ce prof pas de surprise, à chaque rentrée en classe, interrogation écrite sur la leçon précédente et exercices d'application notés.

A chaque trimestre un moment savoureux, la remise des compositions notées et commentées pour chaque élève de façon savoureuse.

Mon exemple : une élève avait confondu les formules de quantité de chaleur et d'électricité. Le prof pour bien faire comprendre cette lourde erreur de nous dire « Jeudi ma femme me dit d'aller faire le marché et de lui ramener du chou-fleur. Il n'y en avait pas, j'ai acheté du chou puis me suis rendu chez le fleuriste. Ainsi j'ai eu du chou-fleur ».

Pas de rires, ceux-ci venaient bien après, à la récréation par exemple.

Au dernier trimestre nous révisions car lors des deux premiers trimestres nous avons bouclé le programme de l'année et fini celui de la précédente jamais appris.

Avec des amis, copains d'école des années 60, il nous arrive parfois d'évoquer ces moments fort tard dans la nuit car la liste de ceux-ci est bien longue.

Rives, le 3 décembre 2017



Maryvonne

Ah les routes enneigées pour aller à Ste Geneviève depuis le Mollard ! De gros sabots se formaient sous nos chaussures et nous arrivions « un peu juste » à l'école où Sœur Marie de la Providence nous faisait les gros yeux...

En primaire, mademoiselle Pellerin (sœur du Curé de Rives) avec ses exigences d'institutrice qui aimait tellement son métier, nous faisait répéter les dates d'Histoire de France, comme une comptine. Je me les rappelle encore.

Mademoiselle Lamy, grâce à qui j'ai découvert et aimé l'anglais. Sœur Marie-Cécile qui jouait au ballon avec nous.

Je me souviens quand nous montions dans les grandes classes, quand la cloche avait été sonnée par une « bonne élève », il fallait chanter « jeunesse, jeunesse, printemps de beauté... » et « Allobroges vaillants » pour nous éviter de bavarder.

La fête de la vierge, au mois de mai où nous lancions des pétales de rose sur sa statue au fond du jardin.

Les pièces de théâtre et autres ballets des élèves au « Cercle », l'ancienne église où Dominique Promonet officie en tant que facteur d'orgues actuellement.

La tradition voulait aussi que pour la remise des prix nous récitions un compliment, gantées de blanc, à Notre Mère, Mère Marie-Imelda, et à Monsieur le Curé, en les saluant ensemble dès que nous prononcions leur nom. Comme j'apprenais le piano, je devais jouer devant eux. J'étais tellement intimidée que j'avais oublié d'enlever mes gants.

Puis je suis descendue, comme on le disait, au cours complémentaire. Quel changement...

Madame Griat sautillante et vive, grâce à qui j'ai compris les maths, Camille Roux, son beau-frère, la physique et la chimie.

Monsieur Griat le français. Il nous faisait cours le soir jusqu'à 18 heures très souvent, et le samedi après-midi quelquefois. Il nous faisait partager sa passion pour cette matière.

Les poèmes appris par cœur : Le dormeur du val (A. Rimbaud), Notre Dame de Chartre (Ch. Péguy), Soleil couchant (JM. De Heredia), Booz endormi (V. Hugo) et d'autres encore, ils me reviennent tous en mémoire.

Lors d'une fête de fin d'année dont le thème était la mer, quelle préparation ! Madame Griat qui dirigeait les chants sautait frénétiquement sur une caisse en bois lui servant d'estrade. Elle est passée au travers, fous rires difficilement contenus...

J'ai une admiration sans borne pour ces instituteurs passionnés par leur travail, ils savaient nous communiquer leurs valeurs.

Madame Réale qui m'a fait intégrer que j'aimais l'anglais et m'a permis de me retrouver à Londres au pair pour fuir les études de secrétariat au collège St Bruno de Grenoble, études que m'avait imposées mes parents qui pensaient « qu'une femme en sait toujours assez quand sa capacité se hausse à distinguer un pourpoint d'un haut de cuisse... et non aller dans la lune, cent brimborions dont l'aspect importune » !

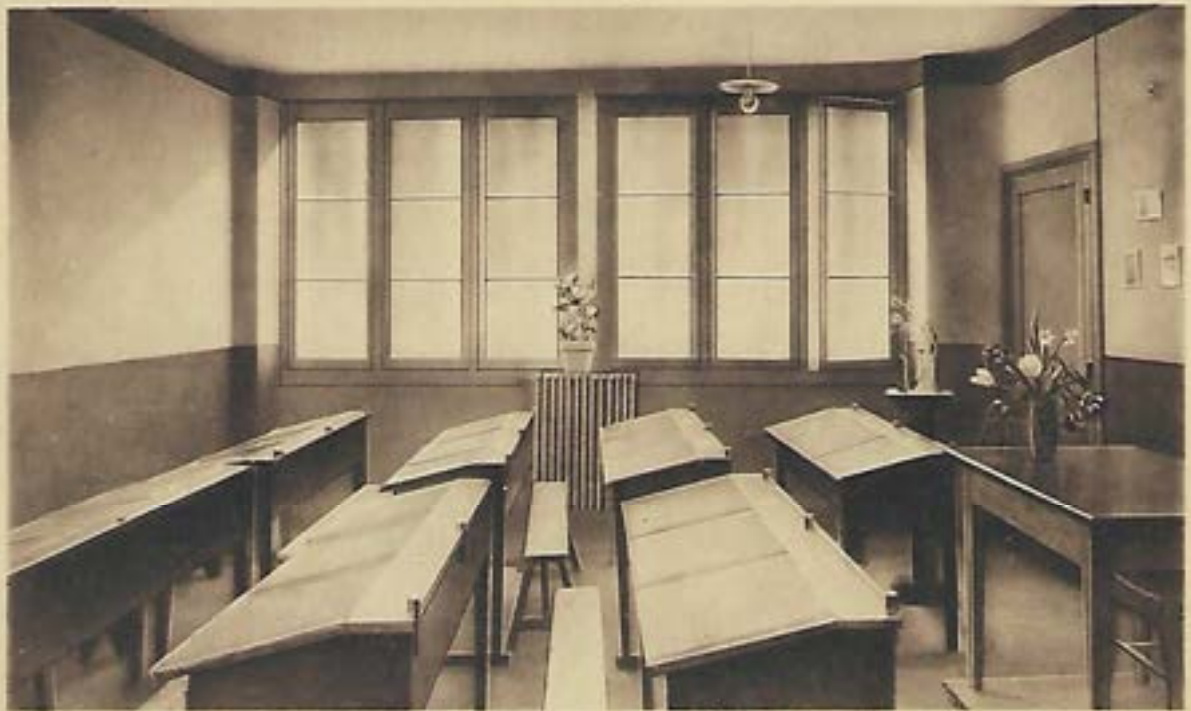
J'ai pour ma part gardé un souvenir heureux et ému de ce passage au cours élémentaire où j'ai appris tant de choses. Merci à tous ces enseignants, humains, exigeants, passionnés qui savaient transmettre.

Rives, le 4 juin 2018





RIVES — PENSIONNAT SAINTE-GENEVIÈVE — Classe enfantine



RIVES — PENSIONNAT SAINTE-GENEVIÈVE — Classe du brevet



~~~~~  
Souvenir Sociétaire  
~~~~~  
Année 1949
~~~~~

## Marcel

*Le groupe Mémoire de Rives du Centre social a publié un recueil de « Souvenirs d'écoliers Rivois » et fait appel à d'autres témoignages. Voici le mien...*



### *Une année au Cours Complémentaire de Rives (1957-1958)*

*Après avoir obtenu le brevet à St Etienne de St Geoirs, l'année de mes 16 ans, sachant mon désir d'enseigner, mon père me fit inscrire au Cours Complémentaire de Rives, où le directeur avait institué une classe spéciale de préparation au concours d'entrée à l'Ecole Normale.*

*Il m'accepta « à titre d'essai » ...*

*Je prenais le car ou la mobylette aux beaux jours, et mon repas au « Tonneau » chez Soccoro.*

*Le directeur était unanimement reconnu et apprécié comme une personnalité entièrement dévouée au prestige de son école et à la cause de l'Education Nationale.*

*Quand il me vit arriver il me reçut dans un silence et avec une froideur qui me glacèrent le sang. Il allait commencer pour moi une terrible année de dévalorisation, d'humiliation, de moqueries, de dérisions.*

*Mon premier devoir de rédaction fut lu et tourné en ridicule devant toute la classe avec une horrible note de 2 sur 20 ! Or le français était la matière où je réussissais le mieux. J'ai cru que le ciel me tombait sur la tête !*

*Son barème de notation des fautes d'orthographe était draconien, ce qui pouvait se comprendre au concours, avoir cinq fautes était éliminatoire mais de là à me sanctionner d'une faute entière pour n'avoir pas marqué la boucle du « p » au mot limpide, il conclut : « Ah ! il manque le i ! ça fait « limpde » ! Faute entière ! »*

*J'ai collectionné les zéros en orthographe toute l'année !*

*Je présentais mes bulletins mensuels à mon père, après avoir longtemps pleuré dans la nature. Il me voyait travailler avec acharnement des heures entières mais il m'était impossible d'exprimer d'où venait mon malaise. De plus mon père artisan meunier était en faillite. L'espoir d'un fils reçu à l'Ecole Normale représentait une chance inouïe puisqu'il bénéficierait d'une bourse complète. Quelle responsabilité sur mes épaules !*

*Le directeur sélectionnait soigneusement ses candidats au concours afin d'avoir un glorieux pourcentage de réussite mais c'était sa dernière année avant sa retraite.*

*Avec condescendance, il me présenta « officiellement » au concours et je réussis ! Quand je me suis retrouvé devant lui j'étais rongé de honte comme si j'en avais été indigne !*

*Cet homme ne m'a jamais touché mais avec le recul du temps, je peux dire qu'il m'a moralement violé. Je laisse aux psychiatres le soin d'analyser les explications...*

*D'un tempérament positif, je me dis qu'il m'a révélé ce qu'il ne faut jamais faire subir à des enfants. Ma chance a été de résister grâce à ma persévérance, mon espérance, ma force héritée sans doute de ma famille, pleine de bon sens, de naturel, de joie de vivre car j'étais un garçon doux, sensible, sociable, joyeux...*

*J'ai été instituteur. J'ai consacré ma vie d'enseignant pour la « Pédagogie Moderne Freinet » qui respecte les enfants, leur créativité et valorise les plus fragiles. Ma classe a été un lieu de coopération, de dialogue, d'amitié, de travail, de joie de vivre, sans notes, sans classements, sans jugements.*

*J'ai terminé ma carrière responsable départemental du mouvement de l'Ecole Freinet. J'ai poursuivi mes engagements en devenant écrivain, poète, calligraphe, peintre, auteur compositeur, marionnettiste...*

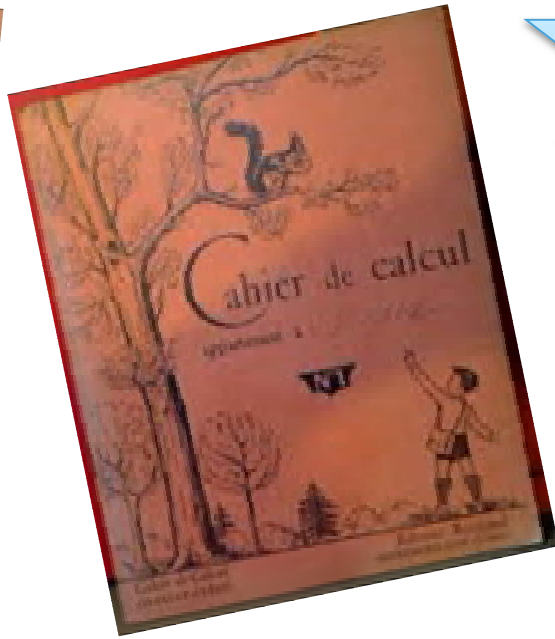
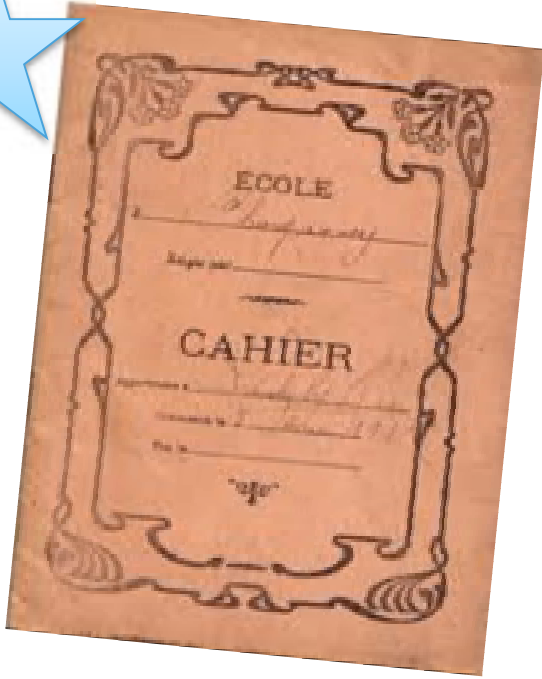
*Allez à la bibliothèque de Rives, vous y trouverez le témoignage que j'ai édité et offert : le « Journal de monsieur Maître » et le « Presse-bouc de monsieur Isidore ».*

*Beaucroissant, le 24 juillet 2018*



Les élèves de la classe de 3<sup>ème</sup> à Rives en 1958.

(Marcel au centre, les bras croisés.)



pour me  
 dire: l'écriture est un genre d'écriture.

**Billy** 10  
 Pour moi, si le caractère de la prose est l'écriture.  
 C'est le premier de tous les arts, c'est le plus beau.  
 c'est le plus utile. La littérature la plus douce de  
 l'humanité est la prose, c'est un bon conseil. L'écriture  
 se veut à l'écriture, écrite, lue, écrite, lue.  
 Les conclusions en prose, les conclusions en prose.  
 Les conclusions en prose, les conclusions en prose.  
 Les conclusions en prose, les conclusions en prose.  
 Les conclusions en prose, les conclusions en prose.



La profession des  
 en littérature est la pro  
 fession par excellence.

La profession des en littérature est la pro  
 fession par excellence. La profession  
 des en littérature est la profession par  
 excellence.

Handwritten mathematical calculations on a page with a red binding edge.





*Document réalisé en décembre 2017 par le groupe « Mémoires de Rives »*

*du Centre Social Municipal de Rives :*

*Etienne BOISSY, Jean-Michel BURRIAL, Solange GODMER, Jacques LANVARIO, Robert MASSARD, Nicole MENTHAZ, Maurice MICHEL, Jean MICOUD-TERRAUD, Alain SALVAGNI, Gaby TROPINA, Simone TROUILLON.*

*Et Maryvonne HAMPARTZOUMIAN et Marcel VETTE.*



*1<sup>ère</sup> parution*

*Tome 1 : Le Château du Parc de l'Orgère de Rives ou le Château des Russes*



*Livret disponible au Centre Social.*

*Centre Social de l'Orgère*

*96 rue Sadi Carnot*

*38140 Rives*

*Tél : 04 76 65 37 79*

